



Histoire et Analyses des Relations Internationales et Stratégiques

Revue de l'Association des Spécialistes des Relations Internationales et des Etudes Stratégiques Africaines (ASRIESA)

ISSN: 2709-5053



HARIS MARS 2023

Numéro 009



Editée par la Cellule d'Etudes et de Recherches en Relations Internationales (CERRI)

Université Alassane Ouattara

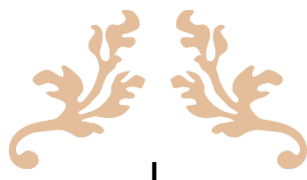
(Bouaké- Côte d'Ivoire)

Histoire et Analyses des Relations
Internationales et Stratégiques
(HARIS)

N°009 Mars 2023

Revue de l'Association des Spécialistes des Relations
Internationales et des Études Stratégiques Africaines (ASRIESA)

ISSN: 2709-5053



Administration de la Revue

Directeur Scientifique :
Professeur M'BRA EKANZA
Simon-Pierre (Professeur
Emérite du CAMES,
Université Félix Houphouët-
Boigny)

Directeur de Publication :
CAMARA Moritié (Professeur
Titulaire d'Histoire des
Relations Internationales,
Université Alassane Ouattara,
Côte d'Ivoire)

Directeur de Rédaction :
KOUAKOU N'DRI Laurent
(Maître de Conférences
d'Histoire des Relations
Internationales, Université
Alassane Ouattara, Côte
d'Ivoire)

**Coordonnateur de
Publication :** SILUE Nahoua
Karim (Maitre-assistant
d'Histoire des Relations
Internationales, Université
Alassane Ouattara, Côte
d'Ivoire)

Trésorière : YAO Elisabeth
(Maître-assistante en Histoire
économique, Université
Alassane Ouattara, Côte
d'Ivoire)

Chargés de diffusion : KEWO
Zana (Assistant d'Histoire des
Relations Internationales,
Université Péleforo Gon
Coulibaly, Côte d'Ivoire),

KPALE Boris Claver (Assistant
d'Histoire des Relations
Internationales, Université
Alassane Ouattara, Côte
d'Ivoire)

Webmaster : Ignace ALLABA
(Maître de Conférences
Études germaniques,
Université Alassane Ouattara,
Côte d'Ivoire)

Éditeur : CERRI (Cellule
d'Études et de Recherches en
Relations Internationales,
Université Alassane
OUATTARA)

Website : www.revueharis.org

Courriels : contact1@revueharis.org cerriuao01@gmail.com



Comité Scientifique

-M'BRA EKANZA Simon-Pierre, Professeur Titulaire d'Histoire, Professeur Emérites du Cames (Université Félix Houphouët-Boigny - Côte d'Ivoire)

-KOULIBALY Mamadou, Professeur agrégé d'Economie, (Université Félix Houphouët-Boigny - Côte d'Ivoire)

-Abdoulaye BATHILY, Professeur Titulaire d'Histoire (Université Cheick Anta Diop-Sénégal)

-Jean-Noël LOUCOU, Professeur d'Histoire Contemporaine (Université Félix Houphouët-Boigny Côte d'Ivoire)

-KOUI Théophile, Professeur Titulaire Etudes Ibériques et Civilisations Latino-Américaines (Université Félix Houphouët-Boigny Côte d'Ivoire)

-Francis AKINDES, Professeur Titulaire de Sociologie (Université Alassane Ouattara - Côte d'Ivoire)

-ALLADAYE Comlan Jérôme, Professeur Titulaire d'Histoire (Université d'Abomey-Calavi - Benin)

-SAADAOUI Ibrahim Muhammed, Professeur d'Histoire Moderne et Contemporaine, Université de Tunisie. President de la Tunisian World Center for Studies, Research, and Development et de la Tunisian-Mediterranean Association for Historical, Social and Economic Studies -Tunisie)

-Ousseynou Faye, Professeur Titulaire d'Histoire (Université Cheick Anta Diop-Sénégal)

-Samba Diakité, Professeur Titulaire de Philosophie (Université Alassane Ouattara- Côte d'Ivoire)

-Esambu Matenda -A- Baluba Jean - Bosco Germain, Professeur en Relations Internationales. (Université de Lubumbashi-République Démocratique du Congo)

-ASSI-KHAUJIS Joseph Pierre, Professeur Titulaire de Géographie (Université Alassane Ouattara - Côte d'Ivoire)

-GBODJE Sékré Alphonse, Professeur Titulaire d'Histoire Politique (Université Alassane Ouattara - Côte d'Ivoire)



Comité de Lecture

-BATCHANA Essohanam, Professeur Titulaire d'Histoire contemporaine (Université de Lomé - Togo)

-AKROBOU Agba Ezéquier, Professeur Titulaire d'Etudes Ibériques et Civilisations Latino-Américaines (Université Félix Houphouët-Boigny-Côte d'Ivoire)

-CAMARA Moritié, Professeur Titulaire d'Histoire des Relations Internationales. (Université Alassane Ouattara- Côte d'Ivoire)

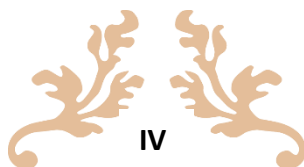
-GUESSAN Benoit, Professeur Titulaire d'Histoire des Relations Internationales (Université Félix Houphouët-Boigny -Côte d'Ivoire)

-N'Guessan Mohamed, Professeur Titulaire d'Histoire Politique (Université Félix Houphouët-Boigny -Côte d'Ivoire)

-Ernest YAOBI, Maître de Conférences d'Histoire des Religions (Université Félix Houphouët-Boigny-Côte d'Ivoire)

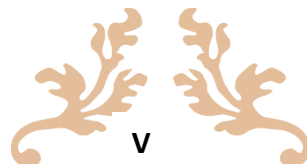
-GOLE Antoine, Maître de Conférences d'Histoire économique (Université Alassane OUATTARA- Côte d'Ivoire)

-BAMBA Abdoulaye, Maître de Conférences d'Histoire des Relations Internationales (Université Félix Houphouët-Boigny -Côte d'Ivoire)



Adresse aux auteurs

La Revue HARIS paraît 4 fois dans l'Année : Mars, Juin, Septembre et Décembre. Les publications de Juin, Septembre et de Décembre sont libres en termes de thématiques des articles et autres contributions et celle de Mars portera à chaque fois sur un thème précis qui est communiqué six mois à l'avance. La revue ne publie que des contributions inédites et de fonds sur tous les champs de recherches des Relations Internationales et des Études stratégiques. La doxa de la revue porte sur la vision africaine des Relations Internationales mais reste ouverte à toutes les visions et points de vue venant de tous les continents. Les normes de présentation des manuscrits sont celles du CAMES (à consulter sur le site de la revue www.revueharis.org). Le manuscrit doit comprendre entre 5000 et 8000 mots et porter les noms et prénoms du ou des auteurs, le nom de l'Institution de rattachement, le mail, et une photo format identité du ou des auteurs.



Sommaire

Ladislav NZE BEKALE

Les défis et les enjeux des lignes directrices relatives à la gouvernance foncière de l'Union Africaine.....7-19

KOUASSI Bahtey Boussou Ghislain

Du chevauchement de deux institutions d'intégration en Afrique de l'Ouest: La CEDEAO et l'UEMOA.....20-34

Mamadou Adama GAYE

Le Fleuve Sénégal au cœur des enjeux géopolitiques : Continuité naturelle ou limite géographique.....35-46

Amon Guy Serge ATCHIE

Les premiers contacts des Portugais avec les Africains de la côte ouest-africaine47-59

Dr. POGOROWA Jérémie

Le désenchantement du discours de l'émergence au Burkina Faso (2005-2014).....60-70

OUATTARA Brahim

Le Carnaval comme moyen de résistance à la perte de l'Africanité des descendants d'enclaves noirs d'Amérique : Du XV^e au XX^e Siècle.....71-85

Dr. Nathanaël T. Niambi

La Chine en Afrique : Diplomatie de la Covid-19.....86-100

Mohamadou Mountaga DIALLO & Mamadou Bouna TIMERA

La gestion des frontières, entre politique institutionnelle et pratiques des populations : L'enjeu de la coopération transfrontalière ? Cas du Sénégal et de ses voisins).....101-117

Dr. NOUMBISSIE TCHAMO Daniel B.

Le concept de Communauté Internationale, sans ou avec l'Afrique ? : Entre approches réaliste et libérale.....118-134

Kando Romaric KAPIEU

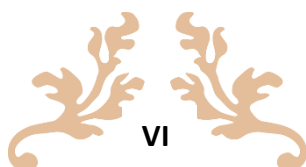
Rivalité Asec-Africa et catégorisation identitaire en Côte d'Ivoire de 1947 à 1993135-146

Emmanuel NDZENG NYANGONE

L'Africanisation de la Diplomatie de la Paix : Etude de cas des bons offices gabonais en Afrique (1977-2008).....147-163

Dr AMEWOUI-EKUE-ADJOKA Folly Mawussey G.

Analyse critique des relations franco-africaines à l'ère de la « Coopération»164-175





Le Carnaval comme moyen de résistance à la perte de l'Africanité des descendants d'enclaves noirs d'Amérique : Du XVe AU XXe Siècle

OUATTARA Brahim

Université Peléforo Gon Coulibaly – Korhogo, Côte d'Ivoire
corvers92@gmail.com/corvers92@upgc.edu.ci

Résumé

À l'occasion de la traite négrière transatlantique, les Africains sont vendus puis déportés en Amérique ou en Europe. Loin de leur environnement social, culturel et artistique, les esclaves emportèrent avec eux, le souvenir de leurs pratiques culturelles. Soumis aux exigences du nouveau monde et de leurs maîtres, ces esclaves connurent le déracinement et la perte de leur identité d'Africain. Pour échapper à l'ordre établi par les codes noirs et au dépaysement, ils renforcèrent leurs liens de camaraderie et de solidarité par l'usage des animations culturelles. Le carnaval, une fête européenne est réappropriée et célébrée aux rythmes des cultures africaines. La pratique culturelle devient, ainsi, l'une des rares tribunes d'expression des Noirs qui échappent à la mainmise des esclavagistes. Dès lors, comment de l'exil, ces esclaves noirs sont-ils parvenus à sauvegarder leur mémoire historique et culturelle ? Échappant ainsi à l'isolement et à la perte de leur africanité. Pour tenter de résoudre cette question, nous avons eu recours aux sources d'archives, aux ouvrages d'historiens, de sociologues, aux enquêtes orales, à des éléments iconographiques. L'objectif ici est de montrer comment le carnaval a servi d'appui aux descendants d'esclaves pour s'affirmer sur le plan de la culture et sauvegarder leur histoire commune. L'étude s'articule autour de trois axes : le premier évoque le contexte et l'avènement du carnaval en occident. Le second analyse et montre comment le carnaval a été réapproprié et africanisé par les descendants d'esclaves. Le troisième axe analyse le carnaval comme un espace de dénonciation de l'injustice subie par les Noirs, une plateforme de sauvegarde et de promotion des cultures ancestrales africaines.

Mots clés : Afrique, Brésil, carnaval, culture, descendants, esclavage.

Abstract

During the transatlantic slave trade, Africans were sold and then deported to America or Europe. Far from their social, cultural and artistic environment, the slaves took with them the memory of their cultural practices. Subjected to the demands of the new world and their masters, these slaves experienced uprooting and loss of their African identity. To escape the order established by the black codes and the change of scenery, they strengthened their bonds of camaraderie and solidarity through the use of cultural events. The carnival, a European festival is reappropriated and celebrated to the rhythms of African cultures. Cultural practice thus becomes one of the rare platforms for black expression that escapes the grip of slavers. So how from exile did these black slaves manage to save their historical and cultural memory? Thus escaping isolation and the annihilation of their Africanness. To try to resolve this question, we have had recourse to archival sources, to the works of historians, sociologists, to oral surveys, to iconographic elements. It is a question of showing how the carnival served as a support for the descendants of slaves to assert themselves in terms of culture and safeguard their common history. The study revolves around three axes: the first evokes the context and the advent of carnival in the West. The second analyzes and shows how the carnival was reappropriated and Africanized by the descendants of slaves. The third axis analyzes the carnival as a space for denouncing the injustice suffered by black people, a platform for safeguarding and promoting African cultures.

Keywords: Africa, Brazil, carnival, culture, descendants, slavery.

Introduction

« Chez les Africains, la fête c'est tout le temps(...) Avant l'indépendance, même plus loin, la fête, c'était le tam-tam. Le tam-tam était un défoulement collectif.[...] Très amateurs de plaisir, ils (les Dan) profitent de la moindre occasion pour faire la fête »(A. Tirefort, 1999, p.167).

Au regard du colonisateur, ces propos recueillis par Alain Tirefort révèlent un des traits distinctifs du Noir, la danse. Est-ce une qualité ? Ou un défaut ? En tout état de cause, la danse constitue, pour l'Africain, un moyen d'expression de l'état d'âme. Danser semble définir l'homme noir. Plus de quatre siècles de déportation suivis d'esclavage en Amérique, en dépit du lourd fardeau imposé par les rudes travaux champêtres auxquels ils sont soumis, les Afro-Américains trouvent, à travers danses et pratiques festives, une sorte d'exutoire, un dérivatif à la violence du nouveau monde.

En exil dans le continent américain, ces Africains s'approprient le carnaval, une fête d'origine européenne, comme un moyen de résilience au processus de déracinement auquel ils sont exposés.

Du Brésil à Cuba, des îles Caraïbes aux côtes de l'Amérique du sud, les festivités du carnaval sont devenues des espaces d'identités culturelles, de culte et de pouvoir dont les descendants d'esclaves noirs sont les maîtres. Célébré par des générations successives de noirs, le carnaval porte encore le témoignage de leur histoire, leur art, leur religion et leur joie de vivre. Loin de l'Afrique, leur terre d'origine et sous le coup des codes noirs, ces Afro-américains arborent avec fierté leur africanité pendant le carnaval.

Le cadre chronologique de cette étude situe entre le XVI^e siècle et XX^e siècle. Le XVI^e siècle marque le début des relations entre l'Europe et l'Afrique. Les Européens, notamment, les Portugais, les Espagnols, les Anglais et les Français se lancent à l'assaut des côtes africaines à la recherche de l'or, des épices, des produits animaliers et, plus tard, des esclaves noirs, achetés et esclavagisés en occident.

Quant au XX^e siècle précisément en 1975, à l'occasion du carnaval de Bahia, un groupe de jeunes Afro-Brésiliens, sur un afro bloc appelé Île Aiyê, décident de magnifier la culture africaine. Se considérant comme des « Africains à Bahia », ces descendants d'esclaves font leur entrée au carnaval, sur toile de fond des traditions africaines ; cela constitue une première dans l'histoire des festivités du carnaval.

La question essentielle qui découle de tout ce qui précède est celle-ci : comment, dans un environnement qui leur est étranger, à travers le carnaval, les Afro-Américains parviennent-ils à exprimer et à vulgariser leurs traits d'identité culturelle ? Il s'agit, à travers cette question, de montrer et d'analyser le carnaval comme un espace de vulgarisation et de sauvegarde des traits culturels africains des descendants d'esclaves en Amérique.

Pour atteindre cet objectif, nous avons exploité plusieurs ouvrages et travaux scientifiques en lien avec l'histoire de la traite négrière atlantique, du carnaval et de la vie des Afro-Américains. Ce qui nous a permis de consulter *Histoire de l'Afrique noire* (J. K. Zerbo, 1978) ; *Entre Yoruba et Bantou : l'influence des stéréotypes raciaux dans les études afro-américaines* (S. Capone, 2000) ; *Histoire de l'Afrique occidentale* (S. M. Cissoko, 1966) ; *Cosmographies*

africaines la samba des Noirs brésiliens (M. Agier, 1997 ; 2000) ; *L'odyssée noire* (N. I. Huggins, 1979) ; *Festivités et loisirs à Bouaké 1914-1990* (B. Ouattara, 2018) ; *LES ROUTES DE L'ESCLAVAGE histoire des traites africaines VIe-XXe siècle* (C. Coquery-Vidrovitch, 2021).

Toutes ces productions scientifiques et pluridisciplinaires ont permis de comprendre l'historique de la traite négrière, notamment, les raisons ; les zones de provenance des esclaves et leurs rôles dans le nouveau monde. Par ailleurs, cette documentation nous a révélé les origines, lointaines, du carnaval. Toutefois, cette étude semble porter un nouveau regard qui inclut le carnaval comme une animation culturelle qui fait la promotion de la culture des Africains, dans le continent américain.

Le recouplement suivi du traitement des informations nous ont permis de structurer l'étude autour de trois axes : d'abord le contexte et les origines du carnaval en occident, ensuite nous aborderons la question de l'africanisation de l'Amérique et enfin, nous analyserons le carnaval comme un espace de critique sociale et une fête urbaine célébrée à l'Afrique

1. Contexte et origines du carnaval en occident

Les danses et les festivités populaires sont des modes de réjouissance que l'on retrouve chez plusieurs peuples. Leur avènement dénote de la volonté des hommes de vivre en société et de se divertir. En occident, au nombre de ces instances de bonheur, figure le carnaval qui occupe une place de choix dans la vie des Européens.

1.1. Définition et origines du carnaval

Étymologiquement parlant, le mot carnaval tire ses origines de la

tradition latine *carnavale*. Composé de la racine *carne* qui veut dire chair et de *levare*, c'est à dire enlever, ôter. Une telle définition renvoie à la notion d'interdiction de consommer de la chair (la viande). Cette conception du carnaval est issue de la tradition judéo-chrétienne¹.

En effet le carnaval fait partie d'un ensemble de fêtes païennes récupérées par la chrétienté et inscrit dans la liturgie.

La christianisation du calendrier est le moyen de lutter contre les rites païens en les intégrant dans l'année liturgique, ce qui permet par la suite de les contrôler et de les orienter. Progressivement, le carnaval devint une fête populaire par excellence, avant de se répandre sur toute la planète grâce à l'expansion du christianisme. Cette manifestation de réjouissance devient ainsi une fête chrétienne (B. Ouattara, 2018, p.171).

Durant les *trois jours gras* c'est-à-dire les trois jours précédents le mercredi des Cendres, le Mardi gras annonce le dernier jour du carnaval, il précède le carême. Selon les chrétiens, le carnaval vient avant la période sainte du carême. Le carnaval s'apparente, donc, à une période de joie, de réjouissance et de licence ou tout est permis avant la période de piété et de purification. Ce qui est contraire à la conception originelle, dite païenne qui découle d'une époque où, la fête était, foncièrement, encrée dans les traditions de l'ancienne Europe.

A l'époque antique, plusieurs civilisations, notamment, latines, germaniques et nordiques firent du carnaval l'une des fêtes les plus célébrées en occident. Fêter le carnaval, était un moyen, pour les Européens, de lutter contre les intempéries liées aux rudes froids de l'hiver, ce climat glacial qui s'emparait

¹Durant les quarante jours du carême, les chrétiens ne consomment pas de la viande.

de tout l'Europe. Un temps qui contraignait les hommes à rester enfermés sur une longue période. Cela était préjudiciable à une population qui vivait de cueillette, de travaux champêtres et de la pêche. Célébrer le carnaval à cette époque était une façon d'accueillir dans la joie et l'abondance la renaissance de la nature longtemps frigorifiée par l'hiver. Signe de relance des travaux champêtres et la croissance en termes de subsistances, cet éveil de la nature était célébré dans l'allégresse. A cet effet, les hommes devaient acquitter de nombreuses offrandes. Tout comme les Lupercales et les Saturnales² célébrées dans l'Antiquité romaine, le carnaval marquait le début d'une année nouvelle.

À l'instar des autres fêtes de la même époque, le carnaval donne lieu à des sacrifices destinés à inciter les divinités à chasser le froid, à protéger les cultures, à stimuler la fécondité. Les célébrations liées au renouveau utilisent le symbole de l'inversion, qui s'incarne dans le passage de l'hiver au printemps, de la stérilité à la fécondité. (O. Brahima, 2018, p.170).

²Au nombre des festivités avant le carnaval figurent les « lupercales », les « saturnales » et les fêtes Dionysiaques. Ce furent toutes de très anciennes fêtes romaines dont est issu le carnaval. Les lupercales ou encore les fêtes de purification et de fécondité étaient célébrées annuellement le 15 février en l'honneur de Luperkus. Le mois de février est ici le mois de la purification et de la fécondité. Son but était d'assurer la fertilité des champs, des troupeaux et du peuple. Quant aux saturnales, c'est la fête la plus joyeuse de l'année ; temps de plaisir, de bienveillance, de licence, de cadeaux échangés et de bougies allumées. Elles se déroulaient du dix-sept au dix-neuf décembre. De par son fonctionnement, les saturnales semblent être l'ancêtre de la fête de Noël. Enfin, les fêtes Dionysiaques furent célébrées en l'honneur du dieu Dionysos, dieu du vin, de l'ivresse, de l'excès et de l'inspiration. Ces manifestations eurent lieu le dixième jour du mois d'Elaphébolion (mars) avec un grand cortège religieux. Cf. MARGARET. C. dans le *Dictionnaire de l'antiquité*. Mythologie, littérature et civilisation. Paris édition R. Laffont, p. 587.

1.2. Du carnaval antique à une fête d'envergure mondiale

Célébré au départ dans l'Europe antique, le carnaval connaît par la suite une évolution dans le temps et dans l'espace. La volonté de découvrir le monde et d'entirer grand profit en sont les facteurs.

Au XV^e siècle, à l'époque des grandes expéditions maritimes, les Européens décident de se lancer à l'assaut du reste du monde, à la recherche de l'or, de produits agricoles et animaliers (J. K. Zerbo, 1978, p.205). Pour y parvenir, ils se donnent les moyens de leur politique. S'ouvre, dès lors, l'ère des grandes inventions. Ainsi, la caravelle, l'astrolabe, le gouvernail, la boussole, la poudre à canon et des armes à feu furent inventés.

Appelés navigateurs, les premiers Européens à prendre la mer, sont les Portugais suivis des Espagnols. Les côtes du continent noir deviennent, alors, leur cible. Au nombre de ces nombreux aventuriers et leurs exploits, il faut retenir qu'en 1450, Cada Mosto atteint l'embouchure du fleuve Sénégal. En 1469, il est suivi par SoeroDacosta qui découvre pour la première fois, et pour le compte du Portugal, l'embouchure du fleuve ivoirien dénommé sassandra. En 1471, Joao de Santamaren va plus loin que ces deux prédécesseurs pour atteindre l'actuel Ghana, où il tombe sur les mines d'or qu'il baptise *el mina*. Enfin, arrivent, successivement, Barthélémy Dias et Vasco de Gama qui découvrent respectivement le Cap de bonne Espérance (1488) et l'Inde en (1498) (J. K. Zerbo, 1978, p.207).

Après avoir atteint l'Inde en contournant le continent africain, convaincus, par ailleurs, que la terre est ronde, les Européens décident de se rendre en Inde, par l'Ouest, en contournant cette fois-ci l'Europe. En 1492, Christophe Colomb dirige son

navire dans d'autres directions autre que celles empruntées par ses devanciers portugais de 1488 à 1498. Alors que Colomb place l'Amérique sous le contrôle de l'Espagne en 1492, Pedro Alvares Cabral fait du Brésil la propriété du Portugal en 1494.

Toutefois, la course effrénée des Européens motivée par la volonté de s'accaparer des terres amérindiennes attise la rivalité entre Portugais et Espagnols. En vue d'éviter d'éventuels affrontements, sous l'égide du pape Alexandre VI, un accord dit traité de Tordesillas³ est ratifié par la puissance ibérique et le Portugal. Outre les peuples autochtones amérindiens, le puzzle humain de l'Amérique s'enrichit de la présence des Espagnols et de Portugais, issus du continent européen.

Dans leur migration vers le nouveau monde, ces Européens emportent, avec eux, leur civilisation, le christianisme, et répandent leurs animations culturelles et pratiques festives antiques sur les terres amérindiennes. En témoignent ces propos :

Une grande partie des fêtes de Bahia, principalement celles d'origine catholique, ont été apportées par le découvreur portugais. Les Portugais apportèrent aussi l'*entrudo* – la fête des masques, qui existe toujours au Portugal et dans le Nord-Ouest de l'Espagne – qui a donné naissance au carnaval bahianais et brésilien (F. Benhamou, 2003, p.130).

Les îles caraïbes et le Brésil sont, par excellence, des territoires où le carnaval prend une dimension, largement, festive et mondiale. Nombre de ces festivités importées de l'Europe se déroulent avant le carême

³Au nom de cet accord, le Brésil découvert par le Portugais Pedro Alvares Cabral est placé sous le contrôle du Portugal et plusieurs possessions sur les côtes d'Amérique du sud sont sous l'autorité de l'Espagne. Cf. Le petit Larousse illustré, édition 2006, p.1770.

et se terminent le Mercredi des Cendres, en raison de l'influence du christianisme qu'elles ont subie.

Après avoir découvert et exploité de nombreuses mines d'or dans le nouveau monde, les néo américains nourrissent l'ambition de développer davantage une économie de plantation avec l'érection de vastes domaines agricoles de coton, de canne à sucre et de tabac.

Mais devant la faiblesse et l'incapacité de la main d'œuvre ouvrière indienne soumise à l'esclavage, les Européens décident de chercher les Africains, jugés solides et habitués aux travaux agricoles.

2. L'Africanisation de l'Amérique

La recherche du profit conduit les Européens à acquérir des bras valides, indispensables pour la production de masses des produits agricoles tels le coton, la canne à sucre et le tabac sur le continent américain.

2.1. L'Avènement des Noirs en Amérique

Des navigateurs aux négriers, cette nouvelle appellation qui caractérise les Européens témoigne des raisons qui justifient leur retour sur les côtes africaines.

A la recherche de mains-d'œuvre capables d'exécuter les travaux champêtres, les négriers européens essaient les côtes du continent noir. Du Sénégal à l'Angola, toutes les côtes ouest africaines n'ont pu échapper au commerce en gros du négro-africain (J. K. Zerbo, 1978, p.208). Alors que les grands empires de la boucle du Niger se vidaient sous le poids de la traite négrière saharienne, du côté de l'atlantique, la vente des noirs encourageait l'émergence de petits royaumes.

C'est le cas des royaumes de Louango et du Congo qui commerçaient avec les négriers portugais ou, encore, des royaumes yoruba et ceux du Benin, le royaume ashanti et le royaume Témné. Au total, du XVI^e au siècle, de nombreux africains sont vendus comme esclaves à travers le monde. Au regard du nombre important des Noirs arrachés à leurs terres natales, la communauté scientifique éprouva d'énormes difficultés à quantifier avec exactitude le nombre d'africain déporté.

Du XV au XIX, pendant plus de quatre siècles, combien de noirs ont été vendus ainsi ? Les éléments de stratégie qu'on peut tirer des livres de bords de navires et des ports négriers ne permettent d'arriver qu'à des approximations qui laissent libre cours aux discussions. De nombreux chiffres sont avancés. W. E. B. Dubois donne le chiffre de quinze millions d'esclaves vendus. Il estime que pour un esclave atteignant l'Amérique, quatre périssaient en route. Ce qui fait soixante millions, auquel il faut ajouter ceux de la traite orientale, soit un chiffre d'environ 90 à 100 millions. (J.K. Zerbo, 1978, p. 218).

Bien qu'ils soient divergeant sur les chiffres, tous reconnaissent que plusieurs millions d'Africains sont arrachés à leur patrie puis esclavagisés en Amérique. Cette marée noire en Amérique amène certains intellectuels africains à parler d'africanisation de l'Amérique, au regard du nombre important d'Africains qui y étaient vendus.

Le mouvement nordique était peu peuplé au XVII^e et XVIII^e siècle. Les Européens ne formaient encore qu'une minorité. Par contre les Noirs, malgré la forte mortalité, constituaient dans certaines régions et dans certains pays, la masse de la population. Les Antilles avaient au XVIII^e, 250 000 noirs pour 20 000 européens ; le Brésil 2 000 000 de noirs pour 1 000 000 de blancs. Les

Etats du sud des Etats-Unis d'Amérique plus de 50% de noirs en 1776. Au XIX^e, la migration européenne changea ces rapports. Mais l'Amérique resta fortement teintée de noirs dans de nombreuses régions. Les Antilles demeurent africaines par le peuplement et par la civilisation (S. M. Cissoko, 1966, p. 213).

Au terme de ses recherches, Rui Barbosa en arrive à la conclusion que certains esclaves étaient d'origine bantou c'est-à-dire (Congolais, des Angolais) ou, encore, Soudanaise : les Fon, Fanti et Yoruba⁴. En raison de leur physique bien bâtie, leur résistance au travail et leur qualité de bons agriculteurs, les Bantou étaient prisés par les acquéreurs. Loin des zones urbaines, cette catégorie d'esclaves faisait valoir leurs bons et loyaux services dans les plantations de coton, de tabac et de canne à sucre, ce sont des esclaves de champs.

Par contre, ceux issus des aires Ouest africaines, notamment les Yoruba, les Fon et les Mina, servaient les maîtres en ville. Ils étaient connus sous le nom d'esclaves de maison. En termes de présence physique, ces Ouest africains sont les plus nombreux en ville, contrairement au Bantou, considérés comme des esclaves de champ et, majoritairement, localisés en campagne (R. Bastide, 1996, p.113).

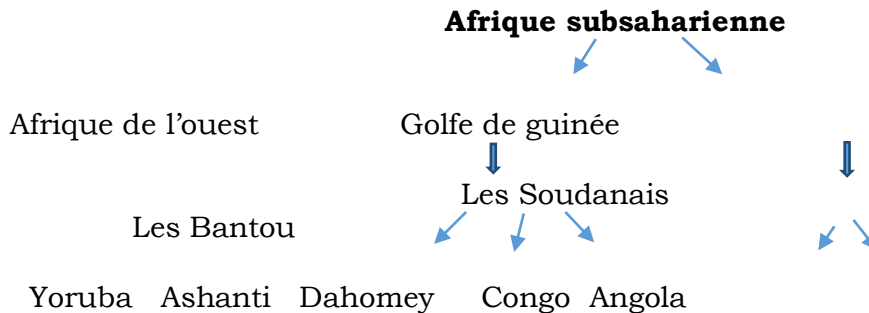
De cette occupation différenciée, les Ouest africains tirent profit de leur proximité du Blanc. Cette situation constitue un avantage pour monter les échelles sociales. Un atout qui leur permet de s'affirmer, culturellement, indépendamment de la culture du maître. C'est le cas des Yoruba, appelés également Nagô,

⁴ Ce qui permet de localiser les Ashanti et les Fanti du groupe akan dans les colonies anglaises telles que la Jamaïque ; les Dahomey (Ewe et Fan) sont dans les colonies françaises comme Haïti, Guadeloupe et les Yoruba (Nagô) dans les colonies portugaises et espagnoles à savoir le Brésil, Salvador de Bahia.

qui tentent de sauvegarder leurs pratiques spirituelles africaines. « Ces Africains noirs barbares que les autres étaient les Nagô, concentrés dans les villes de Salvador de Bahia. Le culte nagô (Yoruba) était supérieur car il avait été une véritable religion d'Etat en Afrique ». (S. Capone, 2000, p. 61). Le schéma ci-dessous dresse la

provenance des esclaves et leurs groupes ethniques.

Schéma n1 : Zone d'extraction des esclaves noirs



En terre étrangère, tout en gardant les souvenirs de l'Afrique dans leur cœur, ces esclaves noirs emportèrent avec eux, leurs pratiques culturelles et festives, c'est-à-dire les chants, la poésie, la danse autour des tambours, les arts du déguisement et le culte de leurs dieux notamment *orixao* et *oxlá*. Par les animations culturelles, les Négro-africains atténuent la perte de leur culture, entretiennent la sociabilité, la cohésion sociale et la solidarité africaine entre diverses communautés noires. Au-delà de la créativité artistique, les Noirs avaient réussi à établir le lien avec leurs vies spirituelles, notamment, avec le vaudou ou vodûn célébré avec entrain par les esclaves venus de l'Afrique de l'ouest, précisément, des royaumes du Benin et du Yoruba. En terre d'exil, cette renaissance spirituelle propre aux noirs fut attestée par des intellectuels.

Vodûn ou vaudou, était célébré dans des rites quasi africains, avec prêtres et prêtresses, danseurs en transe et sacrifices d'animaux. [...]. Ainsiles religions africaines existaient dans la vie quotidienne des Noirs. Elles les aidaient à affronter les difficultés de l'existence et beaucoup mieux que la religion chrétienne, elles en expliquaient les mystères. (N. I. Huggins, 1979, p. 73).

Armés de cet héritage culturel acquis depuis l'Afrique, les Noirs tentent d'observer une sorte de résilience face au processus de déracinement causé par le dépaysement. Aussi, loin de leurs terres originelles, les descendants d'esclaves noirs d'Amérique firent de l'art musical un des ancrages de leur spécificité. L'avènement du negro spirituel et le jazz dont toute l'Amérique en sont des illustrations. En témoignent ces propos :

En Amérique latine, la rencontre de génie africain et hispanique permit la naissance du rythme caraïbe aujourd'hui répandu dans le monde entier. Les Africains transportés en Amérique reconstituèrent leur culture d'origine et faisant revivre leurs croyances religieuses. Dans la détresse, ils puisèrent la force dans leur religion ancestrale [...]. Les dieux vaudous : Ougoun, Shango, Eshou sont encore objet de culte en Antilles et au Brésil. (S. M. Cissoko, 1966, p. 213).

Au lendemain de l'abolition de l'esclavage en Amérique (1865), au Brésil (1888); Antilles (1848), les descendants des ex esclaves s'emparent du carnaval, une fête d'origine européenne, pour y imprimer leurs marques avant d'en faire un espace de sauvegarde de leur histoire et de leur culture.

2.2. Le carnaval, un espace de promotion et de valorisation des cultures africaines en Amérique

Composés des descendants d'ex esclaves africains, des descendants d'Européens d'origine hispanique et portugaise, des descendants des autochtones amérindiens, les habitants du Brésil et des îles caraïbes s'approprient le carnaval devenu une fête nationale depuis l'abolition de l'esclavage.

Hérité d'une longue tradition festive, le carnaval est l'animation culturelle la plus populaire qui réunit les descendants d'ex esclaves d'Amérique. A travers presque tous les Etats du continent américain, notamment au Brésil, à Salvador de Bahia, le carnaval est fêté dans l'allégresse par les populations.

A titre d'exemples, les Caraïbes sont célèbres pour leurs carnivals dont les principaux sont le carnaval de Trinité et de Tobago ; le carnaval de Junkanoo ; le Crop over ; le carnaval de la Jamaïque ; le carnaval de la

Martinique ; le spicemas de Grenade ; le défilé carnaval des Haïtiens. Comme à l'époque de l'esclavage, les carnivals demeurent encore des festivals de renommée mondiale et qui favorisent une éclosion de variétés musicales⁵, de danses et diverses formes d'expressions artistiques et culturelles.

Au-delà du divertissement, ces fêtes constituent le trait d'union qui consolide, rappelle aux noirs leur passé et la nécessité pour eux de préserver leur histoire commune, sans pour autant s'éloigner de leur culture. Dans ce contexte, le carnaval occupe une place importante dans l'expression de la liberté et de la joie chez les descendants d'esclaves noirs. En analysant l'impact des fêtes sur la vie des hommes, Magendie note que :

Le rôle des fêtes est important dans la vie mondaine. Elles rapprochent les hommes, leurs affaires, leurs caractères, leurs intérêts différents. Elles sont comme l'armature de cette foule diverse. Elles les maintiennent en gaieté, en bonne humeur, en bannissant le chagrin et l'ennui, en obligeant à oublier ce qui divise par la nécessité de paraître aimable. (M. Magendie, 1993, p.543).

C'est à Bahia, en 1970 que l'africanisation du carnaval est rendue beaucoup plus visible et populaire suite à la prestation d'un groupe de jeunes descendants d'anciens esclaves au Brésil. (M. Agier, 1997, p.9.). Par excellence, ce pays fête les plus grandes animations dérivées du carnaval.

⁵ A propos de la danse, Nathan Irvan Huggins fait remarquer que les Africains gardent la musique au fond de leur cœur et dans leur tête. Ils improvisèrent des instruments jouaient toujours le rôle central. Ils confectonnaient des tambours en tendant des peaux des moutons sur des nasses à anguilles ou des troncs creux. Lire Nathan Irvan Huggins dans l'ouvrage intitulé l'Odyssée noire, p. 85.

Cependant, à la différence du carnaval de Rio célébré par les Brésiliens, celui de Bahia tire sa particularité de ce qui fait son originalité : la vulgarisation du patrimoine culturelle matériel et immatériel des Africains. Bahia est reconnue, également, pour sa population, majoritairement, constituée de descendants d'esclaves d'origine ouest-africaine. Ce qui fait de Bahia, la capitale du carnaval le plus africanisé possible. Dans une approche comparative, Ouattara Brahimia fait une analyse des traits distinctifs de ce carnaval.

En dépit des déportations subies par les Noirs en direction de l'Amérique et de l'imposition de la culture du Blanc aux esclaves noirs, les pratiques culturelles africaines sont vécues à travers les festivités des colons portugais. Les carnivals de Bahia et de Rio en sont des illustrations parfaites. Dans ces villes brésiliennes, la *Samba*, une danse populaire d'origine africaine y est célébrée. La culture noire se répandit grâce à la prolifération des *écoles de Samba* à travers le monde. Vue de près, c'est cette ré africanisation du carnaval qui fait tant sa renommée. En 1974, un groupe de jeunes noirs, à la faveur du carnaval monta un « *bloc* » carnavalesque afro-brésilien, appelé « *Ilê Aiyê*⁶ ». Se réclamant des « Africains à Bahia », ces jeunes gens donnèrent au carnaval, sa nouvelle vision, qualifiée de carnaval africanisé. (O. Brahimia, 2018, p.179).

Photo No1 : la première apparition du bloc afro-brésilien *Ilê Aiyê* en 1974



Source : internet :

<https://www.faroldabahia.com/noticia/primeiro-bloco-afro-da-bahia-ile-aiye-completa-49-anos-e-desfila-em-mais-um-carnaval>. Consulté le 14 mars 2023 à 10 heures 22 minutes.

S'agissant de la samba, il faut retenir que c'est un genre musical et une forme de danse ayant émergé au Brésil. Elle tire ses origines en Afrique centrale depuis l'époque de l'esclavage. Ses amateurs sont appelés des sambistes. Etymologiquement, le mot découle du vocable Bantou « *Semba* » qui veut dire nombril. Pris dans ce contexte, *samba* voudrait, alors, dire « *danser avec gaieté* ». En Mbundu, une langue parlée par des esclaves d'origine congolaise, ce mot signifie « *être animé, excité* ». De ce qui suit, la Samba est une danse de réjouissance.

Outre ces aspects festifs liés à la danse samba, cette animation culturelle traduit une dimension spirituelle qui lie les noirs de Bahia et du Brésil, en général, à la vie religieuse africaine : la célébration du culte des *orishas*. Les *orishas* font partie des divinités dans le culte des Yoruba, peuple noir localisé en Afrique de l'ouest, plus exactement, au Nigéria et au Bénin. Par le biais de la traite transatlantique, cette divinité est déportée et célébrée pendant les festivités du carnaval à Bahia sous le

⁶ Selon Michel AGIER, *ilê Aiyê* est une expression Yoruba. *Ilê* veut dire monde humain, complémentaire du mot *orum*, c'est-à-dire monde des Divinités.

nom de *candomblé*⁷età Cuba, où elle prend le nom de *santería*.

Par ailleurs, la Samba en tant que danse est perçue, désormais, à Bahia comme une musique. De cette innovation, les organisateurs introduisent des sonorités et des instruments de musique que l'on retrouve dans le continent noir, à savoir, le grand tambour, les castagnettes. La samba et les instruments qui l'animent sont, donc, d'origine africaine, tels *l'agogô*, *le xequeré*, *les atabaques*⁸(M. Agier, 2000, p.44). Ainsi les festivités du carnaval à Bahia ou à Rio de Janeiro sont prises d'assaut par les descendants des ex esclaves. A l'instar de nombreux afro blocs bâtis, le bloc *ilê ifê* tenu par les Lucumí, appelés Yoruba ou Nagô, majoritairement, installés dans les ex colonies portugaises ou espagnoles et qui développent les cultes du candomblé par des danses, des percussions de tambours. Selon Stefania Capone :

Cette mise en valeur de la culture yoruba est devenue, aujourd'hui un des traits fondamentaux du mouvement de ré africanisation, très fort au Brésil et aux Etats-Unis d'Amérique. Ce mouvement réinterprète l'histoire des esclaves noirs en termes de résistance, incarnée par les Yoruba, devenus héros dans la lutte pour la liberté. (S. Capone, 2000, p.71).

Pendant le carnaval, ce processus de renaissance africaine en Amérique était mené par les *afoxéc*'est à dire Ouest-africains chargés de célébrer le candomblé, un culte rendu

⁷Le candomblé fait partie d'un ensemble de cultes afro-brésiliens.

⁸*L'agogô* et *l'atabaque* sont de petites percussions ; tandis que *l'xequeré* est un instrument de musique formé par une calebasse entourée de filets ou pendent des cauris ou des contas. Tous ces instruments de musique sont utilisés dans les cérémonies du candomblé. Cf. Michel AGIER, dans son ouvrage intitulé *Anthropologie du carnaval*, p. 243 ; p.245.

aux divinités yorubas, notamment, *orixao* ou *oxlá* maîtresse de la création, considérée comme le roi ou le père des divinités orixás. Inspirés par le culte candomblé, les *laô*⁹se trémoussent aux sons du *agogo*, une sorte de petite percussion utilisée dans les cérémonies du candomblé. Alors que la vie spirituelle était célébrée avec par les Yoruba, de leur côté, les Bantou, descendants des ex esclaves des côtes congolaises et angolaises, exhibent la danse samba dont ils sont les dépositaires.

En dépit des déportations subies par les Noirs en direction de l'Amérique et de l'imposition de la culture du Blanc aux esclaves noirs, les pratiques culturelles africaines sont vécues à travers les festivités des colons portugais. Les carnivals de Bahia et de Rio en sont des illustrations parfaites. La *Samba*, une danse populaire d'origine africaine y est célébrée. La culture noire se répandit grâce à la prolifération des *écoles de Samba*¹⁰ à travers le monde. Vue de près, cette ré africanisation du carnaval fait tant sa renommée (B. Ouattara, 2018, p.

Evoquant ces traits culturels africains, Michel Agier révèle que la Samba comme danse tient ses origines de la langue *quimbundo*¹¹.

⁹ Laô est un initié du candomblé

¹⁰La SAMBA est un genre musical et une forme de danse ayant émergé au Brésil. Elle tire ses origines en Afrique de l'ouest depuis l'époque de l'esclavage. Ses amateurs sont appelés des sambistes. De nombreuses hypothèses s'affrontent sur l'origine du mot Samba. Pour certains historiens, ce mot dérive du vocable Bantou « *Semba* » qui veut dire nombril. Pris dans ce contexte, samba voudrait alors dire « *danser avec gaieté* ». En Mbundu, langue parlée par des esclaves d'origine congolaise, ce mot signifie « *être animé, excité* ». De ce qui suit, la Samba est vue comme une danse de réjouissance.

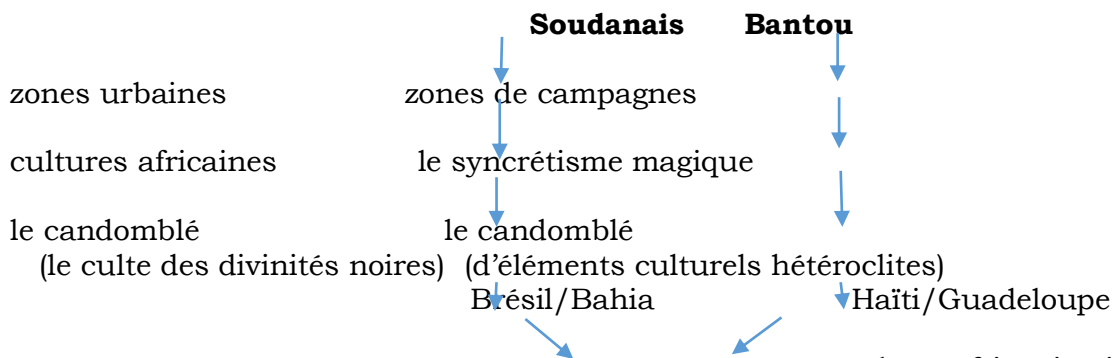
¹¹ Quimbundo ou langue Kimbundu, du groupe linguistique kimbundu de l'aire Bantou, voisin des groupes Konzo au Nord et umbundu au Sud, la zone géographique de cette langue se trouve à la fois entre l'Angola et le Congo. Cf. Michel AGIER 1997, p.43.

Outre la tenue identique pour tous les participants sur des modèles et des couleurs qui doivent rappeler l'Afrique, chacun fait des ajouts personnels. Ainsi les femmes, gracieusement maquillées, se parent de symboles religieux protecteurs : bracelets de cuir et de cauris, colliers sacrés personnels. Dans le cortège, des chorégraphies personnelles, inspirées des danses en provenance de l'Afrique sont improvisées : pieds plats frottés sur le sol,

reins cambrés et ondulations du tronc, les bras se meuvent en d'amples et lents mouvements, la poitrine en avant (M. Agier, 1997, p.44).

Le schéma ci-après est une illustration des apports culturels des descendants d'esclaves noirs en Amérique.

Schéma n2 : Apports culturels des Noirs pendant le carnaval



mouvements de réafricanisation, les Nagô s'opposent à l'acculturation. La récupération et l'africanisation du carnaval a permis aux Afro-brésiliens et bahianais de sauvegarder à la traversée de l'Atlantique et à la succession des générations, leurs traditions populaires suivies de la célébration du culte dédié à leurs divinités. Cette analyse fut partagée par Nathan Irvin Huggins¹².

Le carnaval

A partir de 1975, suite à l'avènement du bloc île Ayê, les organisateurs du carnaval de Bahia instaurent une innovation : De 1976 à 1990, tous les ans, un pays de l'Afrique subsaharienne est célébré dans toute sa diversité culturelle et festive. Le patrimoine culturel immatériel de ce pays est, alors, mis en valeur. Par exemple, entre 1982 et 1990, par la danse, le chant, la chorégraphie, le déguisement, les Dogon du Mali, les Ashanti du Ghana, l'Angola, le Dahomey, le Congo-Brazzaville, le Nigéria, le Sénégal et la Côte d'Ivoire ont été magnifiés pendant le carnaval de Bahia (M. Agier, 1997, p.49). Pendant le carnaval, par la célébration festive du candomblé, une religion animiste et de la danse samba, les descendants d'esclaves Yoruba et Bantu observent une forme de résilience devant le processus de « désafricanisation » des Noirs d'Amérique. Grâce aux

3. Le carnaval de Bahia, un espace de sociabilité et de dénonciation

Outre la valorisation de leur patrimoine culturel immatériel, à l'occasion du carnaval à travers le continent américain, les Afro-Brésiliens et Bahianais parviennent à la consolidation des liens de fraternité et de cohésion sociale.

¹² Sur le continent américain, faisait remarquer Nathan Irvin Huggins, la danse africaine allait perdre de sa force. Cependant, à l'occasion des fêtes d'origine européenne, notamment le carnaval, il lui arriverait encore de retrouver l'impulsion perdue. Par exemple, il montre que dans le New York colonial, la Pentecôte était marquée par les réjouissances de « Pinkster », avec chants, danses, tambours et couronnement d'un roi africain. A cette occasion, des concours de danses entre Noirs constituaient la grande attraction le jour du marché à Manhattan. Lire l'odyssée noire de Nathan Irvin Huggins, collection l'épopée humaine dirigée par Roger Garaudy, p.87.

3.1. Un outil d'intégration et de cohésion sociale des Afro-américains

Le carnaval africanisé dans le continent américain joue un rôle déterminant dans la quête de l'union, d'intégration et de la justice sociale en faveur des communautés afro-américaines.

Des îles Caraïbes au Brésil en passant par l'Etat de Salvador de Bahia, le carnaval s'impose comme la fête de l'union des descendants des ex esclaves en Amérique. Pour ces Noirs, cette période festive s'annonce comme une rupture à trois niveaux : rupture avec les activités quotidiennes, le temps et l'espace.

Durant six jours que le carnaval est fêté à Bahia, les occupations quotidiennes sont abandonnées au profit d'une fête d'envergure nationale. Ces moments sont vécus par les communautés noires comme leur fête. Les festivités du carnaval constituent un symbole qui rappelle l'histoire commune et douloureuse des Noirs en Amérique. C'est, donc, une cérémonie commémorative qui fait revivre aux générations présentes les circonstances de leur présence à Bahia ou au Brésil : la traître négrière atlantique.

Par la présence massive et des invités venus d'horizon divers, le carnaval est une ouverture, à la fois, sur l'ensemble des Afro-américains mais, également, sur les populations venues prendre part à la célébration d'une fête d'origine européenne devenue africaine. De ce fait, le carnaval à Bahia se mue en une fête de l'union de la diaspora noire venue magnifier les cultures noires. Un espace de conservation et de vulgarisation du patrimoine culturel immatériel des Noirs, notamment, les traditions populaires et les cultes rendus aux divinités africaines issues

du monde des Yoruba et des Bantou. A ce niveau, la prolifération des écoles de samba constitue des foyers de formation et de diffusion du carnaval version africaine, à travers le monde. C'est le cas du carnaval de Bouaké en Côte d'Ivoire.

Au regard de ce type de festivités proche des réalités africaines, de multiples missions furent organisées, par Djibo Soukalo, le maire de Bouaké, en direction de Bahia. L'école de Samba, reprise à Bouaké par Djibo Martine¹³ en fut la résultante de cette collaboration qui lie le carnaval de Bahia à celui de Bouaké. À l'occasion des différentes éditions du carnaval de Bouaké, précisément au défilé, chaque communauté ethnique y intervenait en exposant ses instruments de musique, son accoutrement, ses danses et bien d'autres traits distinctifs qui lui sont propres. Chez les Baoulé, par exemple, porté par des hommes et des femmes, le pagne de ce peuple était mis en valeur. Tandis que des danses telles « *le goumbé* », « *le didadi* », « *le yagba* » étaient célébrées par les soudanais présents à Bouaké. (B. Ouattara, 2018, p.184).

L'image ci-dessous traduit la présence et l'influence du carnaval de Bahia sur celui de Bouaké.

Photo no 2 : Carnaval de Bouaké sous les traits culturels du carnaval de Bahia



Source : Ouattara Brahim, 2018, p.183.

¹³ Martine DJIBO fut la belle fille de DJIBO Soukalo, premier maire africain de Bouaké.

Par la prestation de nombreux groupes d'afro-blocs, les Noirs concourent au renforcement des liens de fraternité en s'acceptant mutuellement.

Cependant, se saisissant de la scène du carnaval, les Noirs vivant dans le continent américain, notamment, le Brésil, Salvador de Bahia dénoncent et condamnent les maux qui rongent les conditions de vie.

3.2. Le carnaval : un espace de critique sociale

Outre qu'il a été arraché aux siens, acheté puis esclavagisé en Amérique, le statut d'esclave lié au noir perdure au-delà de l'abolition de l'esclavage.

Pour Catherine Coquery Vidrovitch, l'équation Noir égal esclave tire son origine dans l'histoire. « Comme les États-Unis, où le racisme de couleur découle à l'évidence de l'héritage encore récent de la ségrégation raciale née de l'esclavage, les Brésiliens sont loin d'avoir soldé leur héritage esclavagiste » (C. C. Vidrovitch, 2000, p.259). Selon la conception biblique, le Noir, ou l'Éthiopien, c'est-à-dire peau brûlée en grec est devenu esclave, parce qu'il est descendant de Cham, l'enfant victime des malédictions prononcées par Noé, son père biologique (Vidrovitch, 2000, p.262)

Aussi, s'appuyant sur des analyses expérimentales faites par l'anthropologie et l'ethnologie des scientifiques euro-américains, concluent que les Noirs ont des traits physiologiques et psychologiques particuliers, à savoir, « le désir de fuite », « refus d'obéissance », « sabotage dans le travail », « esprit de révolte ». Toutes sortes de préjugés pour justifier la prédominance des Européens sur tous les autres peuples (N. I. Huggins, 1979, p.89).

Au total, selon Vidrovitch, il existe de nombreux stéréotypes entretenus par la société qui confinent le Noir au statut d'esclave. Suite à cet incident en lien avec l'histoire, la bible et certains scientifiques occidentaux, les Afro-brésiliens demeurent, encore, victimes de racisme, nonobstant l'adoption de la loi sur l'égalité des droits votée en 1963. Longtemps dénoncée et condamnée par la société depuis l'abolition de l'esclavage au Brésil en 1888, la discrimination suivie du regard anti-noir résiste au temps comme un héritage colonial à travers de nombreux pays dont le Brésil et Salvador de Bahia.

En 1960, soit soixante-dix ans après l'abolition de la traite négrière, les Afro brésiliens font de ce regard avilissant du Noir, l'objet de leur combat.

Ce sursaut d'orgueil marqué par un éveil de conscience sur la condition du Noir au Brésil et ailleurs, trouve son origine dans l'action des mouvements abolitionnistes noirs avec à leurs têtes des leaders noirs¹⁴ aux États-Unis d'Amérique, des panafricanistes et le processus de décolonisation amorcé en Afrique.

En dépit de nombreuses formes de luttes entreprises depuis plusieurs décennies, les Afro-brésiliens s'approprient la scène du carnaval comme une sorte de tribunal populaire, posent, miment par représentations dramatiques, les problèmes qui assaillent la société bahianaise. Ainsi en 1974, à l'occasion du carnaval de Salvador de Bahia, des jeunes noirs, réunis en un bloc carnavalesque qu'ils dénomment *ilêAiyê*, s'engagent à leur manière dans la lutte contre la corruption, le racisme, la violence anti-noir et le

¹⁴Sur la longue liste de ces leaders noirs, on peut citer Frederick Douglass, William Edward Burghardt Dubois, Malcom X et Martin Luther King.

processus de « désafricanisation¹⁵ » de la société. Ainsi par la carnavalisation des tares de la société bahianaise, des jeunes gens décident de mener et de continuer autrement la lutte anti raciste, en dénonçant de nombreuses dérives sociales et les stéréotypes qui confinent le Noir au bas de l'échelle sociale.

Conclusion

La présente réflexion sur «Le carnaval comme moyen de résistance à la perte de l'africanité des descendants d'esclaves noirs d'Amérique. Du XV^e au XX^e siècle» n'a nullement la prétention d'épuiser le sujet.Elle a permis, toutefois, de revisiter, sur la période choisie c'est-à-dire de XV^e siècle à 1975, les circonstances liées à l'avènement du carnaval en occident. A la suite de la migration des Européens en direction du nouveau monde, le carnaval est exporté sur le continent américain. Mis en relation avec l'histoire douloureuse des Afro-américains, le carnaval est réapproprié, africanisé pour se plier aux exigences festives des descendants d'esclaves d'Amérique.

Des îles caraïbes au Brésil, du Portugal à la Bolivie, les Noirs se gardent d'opérer une rupture avec leur histoire tragique. Ainsi, par l'organisation à l'africaine du carnaval, les Afro-américains parviennent à sauvegarder leur mémoire historique, culturelle, linguistique, spirituelle, géographique, artistique et esthétique dans un continent loin de l'Afrique, leur terre d'origine.

Par ailleurs, cette étude a révélé les problèmes sociaux qui minent le milieu des Noirs. Se saisissant des festivités du carnaval, les Afro

descendants manifestent, à travers la théâtralisation des problèmes sociaux, leur ressentiment, leur désaccord avec les mauvaises politiques sociales.

De ce fait, le carnaval contribue au débat qui oppose les groupes sociaux aux dirigeants.Si cette cérémonie festive a réussi à s'imposer chez les descendants d'esclaves noirs comme un élément fédérateur, n'est-il pas intéressant d'en dégager les revers en vue une remédiation ?

Bibliographie

AGIER Michel, 1997, « Cosmographie africaine : la samba des Noirs brésiliens », in Autre part 1, pp.41-57.

BENHAMOU François, 2013, « Fêtes, carnaval et tourisme et tourisme à Bahia (Brésil) », in *Espaces* 311, No mars-avril, pp. 128-135.

CAPONE Stefania, 2000, « Entre Yoruba et Bantou : l'influence des stéréotypes raciaux dans les études afro-américaines », in *Cahiers d'études africaines*, No157, XL-1, pp. 57-77.

CISSOKO Sékéné Mody, 1966, *Histoire de l'Afrique occidentale*, Paris, Présence Africaine, 333 p.

COQUERY-VIDROVITCH Catherine, 2021, *LES ROUTES DE L'ESCLAVAGE histoire des traites africaines VIe-XXe siècle*, Paris, Albin Michel/ARTE Editions, 312 p.

HUGGINS Nathan Irvin, 1979, *L'odyssée noire*, Paris, édition jeune Afrique, 221 p.

KOFFI Kodjo, 1999, « Réjouissance privées et cérémonies officielles : une histoire socio-politique de la fête à Lomé » in *Fêtes urbaines en Afrique Espaces, identités et pouvoirs*, Paris, Karthala, pp.286-322.

OUATTARA Brahim, 2018, *Festivités et loisirs à Bouaké de 1914 à 1990*, Thèse Unique de Doctorat, soutenue le

¹⁵ En 2003 par exemple, la lutte pour le fonctionnement équitable de la société brésilienne aboutit à l'introduction dans les programmes d'enseignement de l'histoire de l'Afrique.Cf. COQUERY-VIDROVITCH Catherine, dans son ouvrage intitulé *LES ROUTES DE L'ESCLAVAGE histoire des traites africaines VIe-XXe siècle*.

23 octobre 2018 à Bouaké, à
l'Université Alassane Ouattara
Université 425p.

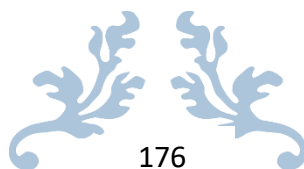
TIREFORT Alain, 1999, « Aux
antipodes du tam-tam, la fête
coloniale en Côte d'Ivoire pendant
l'entre-deux-guerre » in *Fêtes urbaines
en Afrique, Espaces, identités et
pouvoirs*, Ouvrage collectif dirigé par
Odile Goerg, Paris, Karthala, pp.167-
179.

ZERBOKI Joseph, 1978, *Histoire de
l'Afrique Noire d'Hier à Demain*, Paris,
Hatier, 731p.

Numéro 009 Mars 2023
Histoire et Analyses des Relations Internationales
et Stratégiques (HARIS)

Revue de l'Association des Spécialistes des Relations
Internationales et des Études Stratégiques Africaines (ASRIESA)

ISSN: 2709-5053





HARIS N°009 Mars 2023